

*Les premières années à la Cinémathèque,
7 avenue de Messine (1945-1955)*

La Cinémathèque française, comme elle se nommait officiellement depuis 1936, s'était énormément développée durant les cinq années de mon absence. Avec une parfaite clairvoyance, Henri avait su mettre les gens importants de son côté dès le début. Paul-Auguste Harlé avait été le premier à prendre le jeune homme au sérieux. Par son intermédiaire, Henri fit la connaissance d'Alexandre Kamenka, propriétaire de la société de production Albatros qui détenait les droits des plus beaux classiques français et les céda à Langlois. Il s'agissait des œuvres de Marcel L'Herbier, Abel Gance, Jean Epstein, René Clair, Marcel Carné, Jacques Feyder, Germaine Dulac et de l'école russe. C'est Germaine Dulac qui eut l'idée de donner un statut officiel à la Cinémathèque à travers la création de la FIAF. Cela légitima l'association aux yeux des autorités lorsqu'elle sollicita des bureaux et une modeste subvention. Grâce à M^{mes} Suzy Borel et Yvonne Dornès, qui occupaient des fonctions au sein du gouvernement, les échanges de films avec les partenaires étrangers en Angleterre, en Allemagne et aux États-Unis furent facilités. Henri put expédier ses copies gratuitement par le courrier diplomatique et, lorsque Paris fut occupée par les nazis, M^{me} Dornès fit mettre à sa disposition un véhicule blindé pour transporter vers la province les films hollywoodiens antifascistes, les films russes et les autres trésors. C'est sur ces fameuses boîtes que je me suis cassé les ongles. Personne ne peut dire aujourd'hui dans quelle mesure ces films étaient réellement menacés. Et qui sait si Langlois n'avait

pas d'autres dépôts secrets, quelque part dans de vieilles granges, dans des champignonnières ou chez des amis ? Si j'avais été raflée avant de pouvoir lui indiquer l'endroit exact où j'avais caché les bobines, comment aurait-il pu les retrouver après la guerre ? Après la Libération, je ne sais plus pourquoi, il avait aussi caché quelques films chez l'acteur Michel Simon. Un jour, je m'en inquiétais :

« Henri, que se passera-t-il si Michel meurt soudainement et que ses biens sont dispersés ? Comme cela est arrivé à Germaine Krull, qui a perdu tous ses négatifs stockés dans la maison d'un de ses amis, à la mort de ce dernier. »

Mais Henri avait la manie du mystère et ne me répondit pas. Il avait toujours une raison de croire que ses trésors ou lui-même étaient menacés. Quand il n'y en avait aucune, il en inventait une afin de transporter ses richesses dans des lieux secrets. Le premier conservateur de ces films, avant la guerre, était un homme digne et fiable : mon prédécesseur n'était autre que le pionnier du film fantastique, Georges Méliès. Dans son grand âge, il s'était retiré au château d'Orly, un hospice pour les gens de cinéma, et s'était passionné pour le projet de la Cinémathèque et d'un Musée du cinéma. Son aide permit de trouver une première solution pour les vieux films que Franju et Langlois amassaient. Beaucoup d'exploitants et d'ateliers de production étaient heureux de vider leurs étagères pour accueillir de nouvelles copies et déchargeaient chez les deux collectionneurs fanatiques des tonnes de vieilles boîtes rouillées qu'il fallait entreposer de façon sûre et professionnelle. Notre faim de celluloïd dépassa rapidement notre capacité de stockage.

Georges Méliès eut alors l'idée d'utiliser les anciennes écuries du parc du château. La surveillance de l'entrepôt et sa grande clé rouillée lui furent confiées. Cela fonctionna jusqu'à l'arrivée des Allemands. Henri fut alors contraint de déménager une partie des

Georges Méliès à Montparnasse



films et de confier le reste aux autorités d'Occupation à Paris. Le Reichsfilmarchiv reprit la direction de la FIAF et Henri perdit de vue une partie de ses trésors. Pendant la courte durée de son service militaire, ils furent confiés aux bons soins de l'armée allemande. À son retour, il ne trouva plus rien. Il craignait que les copies n'aient été détruites mais, alors qu'il cherchait avec Germaine Dulac des films de la réalisatrice, ils retrouvèrent par un heureux hasard la plupart des bobines dans un petit cinéma situé en face de l'appartement des Langlois. L'employé qui devait les garder ne savait pas quoi en faire. Il fut heureux de les restituer à leur propriétaire légitime.